

Phénoménal
Guillaume Soro

Franklin Nyamsi

**Phénoménal
Guillaume Soro**

L'incarnation ivoirienne
d'une génération africaine

LEN

126, rue du Landy 93400 St Ouen

À notre regretté ami et frère, l'excellent énarque Lambert Métahapena Coulibaly, qui nous a brutalement été arraché le 2 janvier 2017 sur l'autoroute du nord en Côte d'Ivoire. Regrets et fraternité éternels...

À toute la jeunesse africaine, qui sait que l'émergence de figures politiques de l'ampleur de Guillaume Soro trace ses chemins d'espérance et de responsabilité en ce XXI^e siècle planétaire...

À la fraternité universelle et à la résilience humaine exemplaires, dont le Président Guillaume Soro est une incarnation vivante...

Introduction :

Comprendre le phénomène Soro

Guillaume Kigbafori Soro n'est pas Jésus-Christ. Il n'est ni Moïse, ni Mahomet, ni Confucius, ni Lao-Tsé, ni Ogotomméli, ni François d'Assise, ni Ahmed Baba. Ce n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni un saint. Guillaume Soro n'est ni Lumumba, ni Houphouët, ni Um Nyobè, ni Gamal Abdel Nasser, ni Gandhi, ni Mandela. Il n'est demandeur d'aucun culte de la personnalité, et cela tombe bien. Je n'ai aucune espèce de talent dans l'art de diviniser les hommes. Je ne crois qu'en la lente transmutation intérieure de l'humain par la culture de la vertu et la défense de la justice. C'est cette œuvre de la volonté inspirée par le Bien qui divinise l'humain, selon le Dieu de sa compréhension ou selon sa conscience. La bonne ou la mauvaise volonté seules me rapprochent ou m'éloignent d'un homme, qu'il soit riche ou pauvre. Qui est-il donc, Guillaume Kigbafori Soro, dianre ? La langue française ivoirisée nous aide en une formule : « Il n'y a pas son deux ». Il est Guillaume Kigbafori Soro, et personne d'autre. Guillaume Kigbafori Soro est né le 8 mai 1972 à Kofiplé, dans la sous-préfecture ivoirienne de Diawala, il est fils de Clément Soro et de Minata Sanogo. Guillaume Kigbafori Soro, c'est Guillaume Kigbafori Soro, leader démocratiquement élu de la FESCI (Fédération estudiantine et Scolaire de Côte d'Ivoire) de 1994 à 1998, leader de la résistance militaro-politique ivoirienne du MPCF-FN (Mouvement Patriotique de Côte d'Ivoire-Forces Nouvelles) de janvier 2001 à mars 2011. Oui, c'est encore lui, Guillaume Kigbafori Soro, qui s'engage conformément à l'Accord de Paix de Ouagadougou en mars 2007, à gouverner la Côte d'Ivoire rassemblée comme premier ministre de 2007 à 2010, sous le régime de Laurent Gbagbo, puis de 2010 à 2012 sous le régime d'Alassane Ouattara, avant d'être élu de mars 2012 à nos jours à la tête de la seconde institution de Côte d'Ivoire, en qualité de dauphin constitutionnel de la République, à près de quarante ans. Aucun homme, aucune femme de sa génération, dans toute l'Afrique contemporaine, pour ne pas dire en Côte d'Ivoire, ne peut se prévaloir d'un parcours comparable. Nous redisons donc, en guise d'entame de ce recueil d'articles, que Guillaume Kigbafori Soro est Guillaume Kigbafori Soro, dussions-nous passer pour un fabricant de mantras. Ferions-nous du surplace avec les mots ? Vous seriez bien

impatiens de le penser. Cette tautologie, on le verra, est riche de conséquences, comme celle par laquelle le Dieu de chacune de nos consciences se révèle en nous par l'évidence d'être ce que nous sommes. Yahvé dit à Moïse, ou plutôt Moïse se l'entend dire : « Je suis Celui qui Suis ». Dans le même esprit, nous disons que Guillaume Kigbavori Soro est celui qu'il est, non pas pour nier que les autres soient aussi, mais pour être à sa propre façon, selon ce que le philosophe camerounais Fabien Eboussi Boulaga appelle si justement « le faire inimitable de la liberté ».

HONNEUR AUX VÉRITABLES GRIOTS D'AFRIQUE

Que les lectrices et lecteurs de la présente somme de chroniques se débarrassent d'emblée du réflexe fort ordinaire des contempteurs les plus paresseux du Chef du Parlement Ivoirien. Pour ceux que le combat du plus célèbre des leaders politiques ivoiriens de sa génération exècrent a priori, tout propos émis pour souligner ses qualités, sa singularité et son apport à notre siècle africain en général et au dynamisme contemporain de la Côte d'Ivoire, relèverait de l'art stigmatisé des griots. Que l'on nous permette dès lors, au passage, de faire justice d'une effroyable bassesse répandue parmi certains intellectuels et citoyens africains, avant d'en revenir à l'homme politique qui est au centre de notre ouvrage présent. Pourquoi condamner les rares hommes et femmes d'Afrique à avoir tenté de sauver la mémoire de nos civilisations dévastées par la Traite des Noirs, la Colonisation et les Dictatures postcoloniales ? Pauvres griots africains ! Pendant de longs siècles, alors que l'oralité l'emportait sur l'écriture, ce sont eux qui transportaient de génération en génération, la mémoire des peuples assemblés dans des royaumes et empires, et dans les campagnes, avec des fortunes diverses. On leur a fait le procès d'en faire trop, en échange des espèces sonnantes et trébuchantes qui tomberaient des escarcelles des princes, à proportion des louanges souvent mensongères qu'ils déverseraient sur leur image publique. Pourtant, des flatteurs sans mémoire, il y en a davantage que des griots complaisants ! On leur a ensuite fait objection, au nom du triomphe de la révolution de l'imprimerie de Gutenberg, de tripatouiller l'Histoire, de l'arranger avec d'autant plus de facilité qu'il n'y a pas de traces écrites des faits glorieux qu'ils racontent. Pourtant, nous savons que rien ne ment autant en ce monde du XXI^e siècle que les écrits ! Du Mein Kampf d'Hitler aux Accords de Coopération franco-africains issus des

Indépendances rapiécées, des déclarations de guerre aux traités d'amitiés hypocrites, sans oublier les querelles exégétiques sur l'authenticité ou non des textes sacrés des principales religions révélées, l'écrit nous aura aussi montré sa capacité de nuisance, parfois supérieure à toutes les forfaitures de l'oralité. Honneur et gloire donc aux griots d'Afrique, qui auront sauvé les lambeaux psychiques de sociétés africaines tragiquement abonnées aujourd'hui au mépris de la mémoire et à l'expansion de la prétention surfaite des ignorants. Parmi les griots, comme dans tous les groupes socioprofessionnels africains, se sont sans doute glissées des brebis galeuses, comme on en trouve parmi les fonctionnaires, les soldats, les hommes et femmes politiques, les entrepreneurs, les professeurs, les avocats, les médecins, les agriculteurs, les religieux, et j'en passe.

Pourquoi choisissons-nous donc de parler de Guillaume Soro comme l'incarnation d'une génération africaine ? Le second argument aisé, que glisseront volontiers dans l'opinion, les lecteurs mal intentionnés du présent ouvrage, consistera à y avoir un acte de solidarité partisane. Que leur répondre ? Que la solidarité, en tant qu'attachement à un frère et ami, compagnon de lutte pour la démocratisation de l'Afrique ivoirienne et de l'Afrique en général, est une valeur qu'on devrait amplement diffuser dans un continent si longtemps et toujours meurtri par de vaines rivalités personnelles, par la jalousie déplacée des incapables qui se croient dignes de jouer les premiers rôles, et par l'ignorance crasse des exigences objectives du leadership politique de l'Afrique qui vient. Oui, je répondrais volontiers à ceux qui ne voient en moi qu'un partisan de Guillaume Soro qu'ils n'ont pas tort de saluer ainsi, le sens de ma loyauté indéfectible à la grandeur de son combat historique dans son pays et pour toute notre génération africaine consciente, qui sait que pionnier indiscutable, Guillaume Soro ouvre pour tous ceux qui se reconnaissent en ses valeurs, des portes qui s'avèreront demain être extraordinairement fécondes pour notre continent.

L'ARGENT, CAUSE ET FIN DE TOUT ?

Mais, ce que je n'accorderai point aux contempteurs de ma solidarité partisane envers le président Guillaume Soro, c'est de tenter de la justifier par les sirènes éphémères de l'argent et de la gloriole, astuce perverse qui permet d'ignorer le fondement transcendant de notre

amitié fraternelle et politique : le combat pour une Afrique plus démocratique, plus inclusive, plus prospère pour et par nos descendants. Je connais un peu trop cette antienne des critiques à courte vue : « Combien on te paie pour ce sale boulot ? », m'entends-je parfois dire par quelques hurluberlus dans la médiassphère. Tout pour eux, s'achète et se vend ici-bas, y compris sans doute leur propre bêtise. Un homme qui possède un métier et l'exerce pleinement n'est surtout pas un mendiant. C'est à tout le moins un expert compétent, et dans ce cas, il ne sert à rien aux incompetents de l'envier. De l'argent, derechef ? Parlons-en encore un peu, pour témoigner ici qu'aucun accord financier ne me lie à mon frère et ami Guillaume Soro. Une fraternité naturelle de partage et de solidarité nous lie, qui veut que rien de ce que j'ai, de ce que je sais faire, ou de ce que je puis être, ne puisse lui manquer et vice-versa. Parlons de cette obsession financière des critiques de mon engagement intellectuel pour dire aussi que de 1995 à 2015, ce qui nous lie toujours plus davantage, c'est la prise de conscience de la valeur fondamentale du combat des Africains contre l'exclusion politique en Afrique – dont l'abjection partagée de la monstruosité ivoiritaire – et le désir commun de contribuer à l'édification d'une Afrique de l'inclusion citoyenne, de la panafricanité solidaire et de la prospérité partagée. Dans ce combat partagé et idéal, l'argent, les belles voitures ou demeures, les avions, les beaux costumes et les parades officielles, le faste du pouvoir, l'admiration des femmes intéressées et des flatteurs courtisans, toute la gloire des youyous populaires et des révérences flatteuses, ne sont que de bien éphémères moyens que nous avons résolus de ne point idolâtrer. L'argent, ce métal représentatif de tous les métaux, chez Guillaume Soro, comme pour moi, n'est qu'un fluide social au service des Grandes Causes. Il faut s'en servir avec mesure, générosité et opportunité. Venus de la classe ouvrière africaine, nous tenons à continuer de savoir-vivre de peu et à savoir user de la générosité des institutions étatiques par une abnégation supérieure au service des Africains. Pour la Veuve, l'Orphelin, le Pauvre et l'Étranger, s'impose sans délai, l'émergence d'une haute conscience politique en Afrique. Nous croyons qu'il manque cruellement à l'Afrique, une véritable société initiatique du sacerdoce politique. Et s'il y en a qui devraient la créer, avant que le prochain siècle ne nous ait engloutis dans le Schéol, ce sera bien peut-être la génération Soro.

DE L'ENGAGEMENT, COMME SUBJECTIVITÉ OBJECTIVE

Partisan de Guillaume Soro ? Oui, s'il faut ainsi s'exprimer pour dire que nous partageons avant tout des valeurs objectives, universelles, réputées fécondes pour l'homme individuel comme pour la société humaine globale. Partisan de Guillaume Soro, mais pour parler objectivement de son combat, je refuse donc de m'enfermer dans la bien-pensance de ces intellectuels africains qui savent ce que les hommes politiques doivent faire, mais qui n'ont jamais fait eux-mêmes le moindre effort de confronter leur théorie à la pratique, d'éprouver leurs supposées évidences rationnelles au choc du réel. Penser la politique quand on la fait est incontestablement plus sérieux que la penser en ignorant ce qu'enseigne sa pratique. L'expérience est une école aussi légitime que la théorie. L'une sans l'autre, on dévisse du réel. C'est l'un des plus profonds enseignements d'Antonio Gramsci¹. Ainsi, parler de Guillaume Kigbafori Soro, dans les tribunes rassemblées en cet ouvrage, nous a semblé nécessaire pour au moins trois raisons :

1) Une raison historique évidente : nul ne peut comprendre la dynamique des 20 dernières années de la politique ivoirienne sans s'imprégner de la pensée, de l'engagement et de l'évolution politique déployés par Guillaume Kigbafori Soro. On s'imposera donc de relire en diagonale l'histoire de ce pays, en ces vingt dernières années, à la recherche de la traçabilité d'une continuité active et historique de la présence de Guillaume Soro dans l'histoire de son pays.

2) Une raison politique saillante : par son âge, ses méthodes de pensée et d'action, Guillaume Soro appartient à une nouvelle génération de leadership politique africain. De telle sorte que s'efforcer de le comprendre, c'est d'une pierre, faire deux coups puisqu'on pourrait ainsi avoir l'esquisse de la psychologie générale du nouveau leadership politique africain.

3) Une raison médiatique conjoncturelle : sur la sellette d'une actualité médiatique permanente, soit en raison de ses engagements, soit en raison de la focalisation des calculs rivaux contre sa personne, Guillaume Soro est un sujet intéressant à tous points de vue, qu'on l'aime ou qu'on le déteste. Sa proactivité nourrit autant la presse amie de son combat que celle de ses adversaires, voire de ses ennemis. Sa présence politique est suffisamment remarquable pour ne passer

1. Antonio Gramsci, *Pourquoi je hais l'indifférence*, Paris, Rivages Poche, 2012.

inaperçue de personne, y compris de ceux qui feignent de l'ignorer. Pour l'intellectuel politique que je suis, une telle phénoménalité ne peut être qu'un fort stimulant pour la réflexion et pour l'écriture.

Consacrons à présent les lignes restantes de cette introduction à mettre clairement ces trois axes en perspective.

LA RAISON DANS L'HISTOIRE

Une providence traverse subtilement toute vie. Elle est décidément le jugement dernier du monde, comme le soulignait le philosophe allemand Hegel². Rétrospectivement, elle permet de comprendre que les tremblements de terre viennent des profondeurs du globe, comme les grandes figures politiques se forgent aussi dans les replis souterrains de l'enfance. Le frêle adolescent, séminariste imprégné de vie monacale, venu de Katiola en vue de poursuivre des études de droit en 1990 à l'Université Nationale de Côte d'Ivoire, portait en son caractère, une profonde exécration pour l'injustice. La grève contre des nouilles remplies de charançons, organisée contre les autorités ecclésiastiques de son séminaire, l'avait déjà rendu célèbre parmi ses camarades d'école. Quand on l'oriente en lettres modernes anglaises à la fac d'Abidjan, alors qu'il se destinait au droit, on ravive la colère naturelle de l'homme contre les discriminations. Le voilà donc, dès son arrivée à Port-Bouët en 1990-1991, déjà imbibé des pratiques contestataires des étudiants de son époque, dont il ne tardera pas à devenir, en 1995, le plus célèbre des leaders.

La succession du président Houphouët, décédé en 1993 s'avère être un casse-tête national parce que le pays est divisé par une terrible querelle identitaire, qui lui coûtera des milliers de vies humaines. D'une part, ceux qui se croient « vrais ivoiriens », de l'autre, ceux qu'on traite avec mépris de « boyordjan », venus d'ailleurs, vagabonds de nationalité, faux ivoiriens. Toute la société ivoirienne est alors gangrenée par ce clivage, y compris les cités universitaires. Guillaume Soro, alors Secrétaire Général de la FESCI, doit à la fois mener le combat pour la consolidation du pluralisme politique rétabli en 1990 et le combat contre l'ethnicisme à l'intérieur même du syndicat estudiantin qu'il dirige. Le multipartisme à l'africaine ayant tendance à se calquer en multiethnicisme politique, on demande très tôt à Guillaume Soro,

2. Friedrich Hegel, *La raison dans l'Histoire*, Paris, Poche Pocket 2012.

chrétien du nord de la Côte d'Ivoire, de choisir son camp et de montrer patte blanche. Est-il du côté des « vrais » ivoiriens ou du côté des « faux » ivoiriens ? Le jeune leader refuse de choisir un camp contre l'autre. Il se bat d'ores et déjà pour l'égalité et l'inclusion républicaines de tous les fils et filles de la Côte d'Ivoire. Il choisit l'idéal républicain contre l'intrigue identitaire. C'est dans ce combat multiforme que j'ai fait la connaissance de Guillaume Soro, en juillet-août 1995. Pourchassé par le ministre de la sécurité d'alors, il se planquait dans une résidence du camp de logement de la CIE à Bingerville. Avec mon ami Fanon Ngomo, nous fûmes chargés de lui acheminer quelques moyens de sustentation, la police ivoirienne mettant moins la pression sur les étudiants camerounais que nous étions. Étonnant de tranquillité, Soro nous accueillit et nous garda à converser aussi longtemps que nous le souhaitions, jusqu'à ce que nous prenions congé de lui. Une amitié et une fraternité de lutte naquirent ainsi entre nous, bien que les événements ne nous missent à nouveau en présence l'un de l'autre que le 7 juillet 2012 à Paris.

Entre temps, l'homme avait dirigé les plus grands combats politiques jamais réalisés par un membre de notre génération africaine francophone...

On l'emprisonnera six fois sous le régime d'Henri Konan Bédié, mais la presse de son pays, unanime, l'élima tout de même l'homme de l'année 1997. Un ministre de la sécurité d'alors, lui avait pourtant prédit, dans une tirade colérique : « Toi, Soro, tu ne seras jamais rien dans ce pays ». Il s'en mordrait les doigts plus tard, retrouvant Soro au pinacle du gouvernement. Car, en 1998, c'est encore Guillaume Soro qui, au moment de quitter la FESCI, fait la plus célèbre objection de conscience à Laurent Gbagbo et son FPI, qui organisent contre la volonté de Soro, une succession ethnicisée à la tête du puissant syndicat étudiantin d'alors. Et quand un schisme ethno-idéologique puissant traverse la jeunesse estudiantine ivoirienne après l'avènement de Blé Goudé dit La Machette à la tête de la FESCI en 1998, tout le monde sait que dans la société ivoirienne globale, le pire se prépare.

En décembre 1999, au moment où les Chrétiens célèbrent le Christ naissant, la Côte d'Ivoire tombe sous la férule du régime du CNSP du Général Robert Guéi qui prend le pouvoir par un coup d'État. On croit venue l'occasion de remettre à plat le système de l'exclusion d'une partie importante des Ivoiriens par d'autres Ivoiriens auto-proclamés de souche multiséculaire. La transition du Comité National de Salut Public

de Guéi Robert s'avère vite être une montagne qui accouchera d'une souris. La haine ethnociste reprend de plus belle. Guillaume Soro, brièvement exilé en France où il s'imprègne de sciences politiques, tente un retour en 2000 dans son pays. Le Général Guéi, qui tente de l'instrumentaliser, le prend en chasse, quelque temps avant de perdre le pouvoir, roulé dans la farine par le régime FPI de Laurent Gbagbo, qui s'installe au palais présidentiel ivoirien avec la bénédiction du gouvernement socialiste français de Lionel Jospin, où il compte des soutiens de taille. Avalanche de crimes ethniques. Charnier à Yopougon en octobre 2000, avec des dizaines d'ivoiriens du nord lâchement assassinés par la soldatesque de Gbagbo. L'exclusion ethnique hautement théorisée par les intellectuels chauvinistes de la CURDIPHE sous le régime Bédié (1993-1999) devient une pratique criminelle de très grande envergure sous Laurent Gbagbo. Laissons Guillaume Soro nous raconter lui-même, dans son livre de 2005, les conditions de son engagement héroïque contre le régime du Front Populaire ivoirien :

« Notre conviction profonde a été celle-ci : arrivé au pouvoir en procédant à une épuration ethnique, Gbagbo poursuivrait sa logique meurtrière. Certes, nous espérons que cette appréhension serait démentie par les faits. Mais hélas, ce ne fut pas le cas, bien au contraire d'ailleurs. C'est ainsi que nous nous sommes résolus à l'attaque du 19 septembre 2002. »

L'essentiel étant de vous montrer la présence historique de Soro dans l'histoire politique ivoirienne depuis 1994, je ne vous retracerai point ici l'ensemble des péripéties, souvent terribles, datant de l'engagement de 2002, qui consacre pendant de longues années la division de la Côte d'Ivoire en deux zones, dont les 60 % de la partie nord sont gérées par les Forces Nouvelles de Guillaume Soro, tandis que le sud sera sous la férule de plus en plus impitoyable du régime FPI de Laurent Gbagbo. Pour faire face au régime du FPI, Soro devra se tenir sur ses gardes dans ses propres rangs, risquant par plusieurs fois de se faire éliminer notamment par les partisans d'Ibrahim Coulibaly et de Laurent Gbagbo lui-même. La bataille de novembre 2004 et la cinglante défaite de Gbagbo pris à revers par l'armée française qu'il a délibérément agressée, les longues négociations politiques, de Lomé à Accra, de Dakar à Rome, de Paris à Prétoria, se concluent toutefois dès 2007 par l'Accord de Paix de Ouagadougou, signé sous la médiation experte du président Blaise Compaoré, qui ressoude ainsi les deux principaux protagonistes de la scène politique ivoirienne d'alors et consacre la réunification concrète de l'État de Côte d'Ivoire. Est-il dès lors étonnant

que Guillaume Soro, nommé premier ministre du gouvernement de la Côte d'Ivoire réunie, joue un rôle central dans le processus de désarmement mutuel des forces belligérantes, de préparation des élections présidentielles de 2010, et de remise sur pied des fondamentaux macroéconomiques ivoiriens ? Qui nous dirait sa surprise de constater que, Gbagbo étant politiquement défait en 2010, le président Alassane Ouattara, tout naturellement, reconduise Guillaume Soro dans les fonctions de premier ministre et ministre de la défense de Côte d'Ivoire, en décembre 2010 ? C'est donc encore Guillaume Soro qui dirige, avec l'appui d'un mandat de l'ONU, la bataille militaire finale contre le régime de Laurent Gbagbo en avril 2011, concluant magistralement l'épisode par sa célèbre allocution radiotélévisée du 11 avril 2011 : « Ivoiriennes, Ivoiriens, séchez vos larmes ! Le cauchemar est terminé ! »

Dans une Afrique francophone où le poste de ministre de la défense est bien souvent l'affaire exclusive du Chef de l'État, ce sont des signes de confiance qui ne tromperont pas, quant à la loyauté qui unit le président de la république, Alassane Ouattara, à celui qui sera élu député de Ferkéssédougou en fin 2011 et président de l'Assemblée Nationale de Côte d'Ivoire en mars 2012, après avoir triomphalement quitté ses fonctions cruciales de chef du gouvernement. De telle sorte que nier aujourd'hui, en 2016, après quatre années d'exercice magistral de la fonction parlementaire, avec un rayonnement jamais égalé de l'assemblée nationale, la centralité de Guillaume Soro au cœur du système politique ivoirien, c'est verser dans le plus inconséquent des révisionnismes, voire des négationnismes. Ou pire, dans l'ingratitude la plus abjecte. Cqfd.

LA RAISON FONDATRICE DE LA POLIS IVOIRIENNE : L'INCLUSION COSMOPOLITIQUE

Pour influencer une communauté donnée dans une époque donnée, il faut s'installer au cœur de son intériorité. Il faut s'imprégner de son essence, grâce à une véritable archéologie préalable de sa conscience d'elle-même. Soro sent son pays, à la fois en ce qu'il a de grand et de sublime, de fragile et de trop humain. De fait, Guillaume Soro, qui a abondamment lu, étudié et discuté l'histoire de son pays, et qui est un dévoreur vorace de littérature politique, a une idée claire de ce qui fait

et de ce qui doit être la Côte d'Ivoire. Dans son livre de 2005, Soro précisait déjà :

« Le drapeau ivoirien est toujours le même au sud comme au nord. Ma philosophie de panafricaniste ne colle pas avec le morcellement de l'Afrique. Je crois qu'il n'y a d'espoir que pour une Afrique unie. Ceux qui envisagent la Côte d'Ivoire comme divisée en deux, "Côte d'Ivoire du Nord" et "Côte d'Ivoire du Sud" se trompent. »

Deux idées de Côte d'Ivoire, faut-il le rappeler, s'affrontent encore. L'idée ivoiritaire et l'idée cosmopolitique. La première divise le pays en vrais et faux citoyens. La seconde célèbre le pays unioniste comme modèle de l'intégration africaine. Le camp de Soro est celui de l'union. Et c'est cette idée de la Côte d'Ivoire qu'Houphouët-Boigny, dans un contexte où des séparatistes le contestaient aussi, réussit à imposer dans les années 40-50-60-70. Guillaume Kigbafori Soro se tient à l'endroit même du logos fondateur de la Côte d'Ivoire. Il incarne à ce titre la raison d'être profonde de son pays. Comment l'établir, en nous basant sur l'archive de la nation ivoirienne ? Simplement en constatant que son combat politique a été mené pour défendre les valeurs sacrées de la république de Côte d'Ivoire. Où trouver ces valeurs ? La devise « Union-Discipline-Travail », les couleurs Orange-Blanc-Vert du drapeau national ivoirien, mais aussi les puissantes paroles de l'hymne national ivoirien peuvent nous servir de supports pour éclairer l'engagement soroïque.

Commençons donc par la devise : Union-discipline-travail. Point besoin ici d'une exégèse superlative pour constater que la nation ivoirienne est bâtie sur le modèle du rassemblement (Union) et non celui de la confrontation (Front). Ne voit-on pas en quoi le FPI de Gbagbo fut un chiasme, rien que par son nom de Front ? Un front affronte, confronte, divise, oppose, dans la stricte logique du séparatiste Kragbé Gnagbé dans les années 70, l'un des modèles de Gbagbo. Or aux heures les plus dures de son histoire, comme de juste, Guillaume Soro ne nomme pas son organisation « Front Patriotique », mais « mouvement patriotique », histoire de conserver encore cette dimension de la relation positive à l'autre, du vivre-ensemble de l'union. L'idée de front, n'est pas l'âme vertueuse de la Côte d'Ivoire, mais son versant ténébreux. Le PDCI-RDA porte au contraire, dès sa naissance en 1946, en son propre nom, cette notion panafricaine et unioniste, en sa qualité de « rassemblement démocratique africain ». La discipline, valeur morale et marqueur psychologique de l'homme maître de ses passions, invite les Ivoiriennes